



« Would You Have Sex with an Arab ? », « M »... Yolande Zauberman commente sa filmographie

[Yannick Vely](#)

23/10/2023 à 10:56



Yolande Zauberman lors de la cérémonie des César en 2021. © Villard Pierre / ABACA

Invitée d'honneur de la 45e édition du Festival Cinemed à Montpellier consacré aux films méditerranéens, la réalisatrice Yolande Zauberman y présente l'ensemble de ses films. Rencontre.

Depuis « Classified People », en 1987, Yolande Zauberman est une voix qui compte dans le cinéma français, préférant les chemins de traverse aux formules répétitives. Alors qu'elle peaufine son prochain documentaire, « La Belle de Gaza », consacré aux transsexuels arabes de Tel-Aviv, bien sûr bouleversée par les événements récents qui ensanglantent Israël et Gaza, elle commente pour Paris Match les principales œuvres d'une filmographie protéiforme.

Une rétrospective au Festival du cinéma méditerranéen

« Cela me réchauffe un peu le cœur. J'ai joué le jeu en envoyant tous mes films, même ceux que je ne peux plus regarder. Je ne regarde presque jamais mes films une fois que je les ai finis. Par exemple, ce matin, j'ai présenté le documentaire 'Paradise Now', qui est un film que j'ai fait dans un moment de crise et qui est très particulier. C'est presque expérimental. Depuis le début de ma carrière, tous mes films ont été projetés au cinéma. D'une certaine manière, c'est le cinéma qui a décidé que mes films leur appartenaient. »

« Classified People » (documentaire, 1987)

« Je venais de voir des films sud-africains et je m'étais dit qu'il y avait un sujet à explorer sur la question de la 'frontière' psychologique entre les Blancs et les Noirs, en plein apartheid. Je travaillais à l'époque avec le réalisateur israélien Amos Gitaï dont j'étais une des assistantes. C'est sa chef opératrice qui m'a convaincue d'y aller.

Puis en arrivant en Afrique du Sud, je me suis rendu compte qu'on ne pouvait pas tourner avec une équipe française, une loi venait de passer pour condamner de 16 ans de prison toute personne étrangère attrapée avec une caméra. Et donc le film a été fait avec une équipe sud-africaine. Le premier plan de ma vie, c'est le plan d'un ivrogne qui pisse contre un mur. Je suis une trouillarde, mais quand j'ai décidé d'y aller, plus rien ne m'arrête. Je voulais filmer un délit raciste et donc je suis allée dans un bar réservé aux blancs pendant trois, quatre jours.

Au fil du temps, ils ont accepté de parler devant une caméra. Je crois qu'on documente toujours le réel, que ce soit en fiction ou dans le documentaire. J'ai toujours fait des films miroirs. Je n'ai jamais fait des films pour dire aux Sud-Africains ' Vous savez, votre régime, il est terrible et raciste'. J'ai toujours fait des films pour que nous, on se regarde dans ces films. La classification, c'est quelque chose qui existe partout dans le monde. Même si ce n'est pas nommé, on est tous désignés d'une certaine manière par notre

pays, par nos sociétés, par nos religions, par nos familles, par nous-mêmes. La question muette que je posais à l'époque, c'est quelle est notre marge de liberté ? »

« Would you have sex with an Arab ? (documentaire, 2011) »

« La question peut paraître superficielle, mais elle ne l'est pas, parce que, pour désirer quelqu'un, il faut le voir. Et comme tout est fait pour que les gens ne se voient pas, la question devenait cruciale, d'autant plus que je ne la posais qu'à des jeunes, de nuit, qui se croyaient libres et qui étaient souvent en état de choc une fois qu'ils réfléchissaient à la question. Il y a une jeune fille qui dit 'Est-ce que ça veut dire que je suis raciste ?' et j'ai aussi posé la question inverse.

D'une certaine manière, c'était le film de l'apparition des Arabes israéliens. Avant ce film, quand je disais aux gens 'Un Israélien sur cinq est arabe', on me traitait de mythomane. Et là, tout d'un coup, c'est à l'écran. Il y a une scène que j'aime beaucoup, quand les jeunes arabes et les jeunes juifs sont au bar à chicha.

Il y en a un qui dit 'Attends, imagine. Moi, je suis avec une juive, OK ? Quelqu'un de juif tue quelqu'un dans ma famille ou quelqu'un d'Arabe tue quelqu'un dans sa famille. Qu'est-ce qu'on fait ?'. 'Je ne sais pas, on pleure ensemble ?'. Et il a ouvert la bouche et il m'a dit 'Je n'y avais jamais pensé.'

Ce sont ces interstices-là qui m'intéressent. Dans le film, il y a aussi l'acteur Juliano Mer-Khamis, qui a été tué ensuite. Il était vraiment dans un pessimisme total. Lui, à moitié juif, à moitié arabe, il pensait que ça allait être la guerre, que ça allait être les uns ou les autres. J'ai construit tout le film pour répondre à ce pessimisme. »

« M » (documentaire, 2018)

« Il y avait ce jeune garçon que j'avais vu dans un film d'Amos Gitaï, Menahem Lang, qui me questionnait beaucoup parce qu'il parlait le Yiddish couramment et que je ne comprenais pas comment un garçon de 20 ans pouvait le parler aussi bien. Quand je l'ai rencontré, il m'a raconté son histoire, celle de quelqu'un qui avait été violé et abusé sexuellement. Il m'a même montré une séquence qu'il avait filmée en caméra cachée de son violeur. Il m'a convaincu de faire le film. On m'a ouvert les portes de cette communauté ultraorthodoxe.

J'ai trouvé qu'il y avait, malgré tout, un vrai rapport à la vérité. Tous les garçons que j'ai rencontrés me disaient 'C'est aussi mon histoire'. Y compris celui qui dit 'Non seulement j'ai été violé, mais j'ai violé moi-même.'

En faisant ce film, j'ai compris que le viol était quelque chose d'absolument horrible, mais malheureusement presque banal et que c'était certainement une des choses dont nos sociétés souffraient le plus sans qu'on le dise. Ça perturbe le rapport à la brutalité, ça perturbe le rapport à l'obéissance, ça perturbe le rapport à plein de choses. »

« **Clubbed to Death (Lola)** » (fiction, 1996)

« C'est un film qui a été très douloureux pour moi, qui m'a mis quasiment en crise, même si aujourd'hui je revendique certaines choses. Ça fait partie des films dont je me disais 'Est-ce que je veux vraiment qu'il fasse partie de la rétrospective ?' (rires). En même temps, le film a eu une certaine notoriété, quand j'ai voulu utiliser la musique de Scratch Massive pour 'Would you have sex with an Arab', ils ont accepté car il connaissait le film.

Donc, en fait, je pense qu'il y a là quelque chose de générationnel. Les Daft Punk m'avaient offert leur musique, le compositeur de la BO c'était Philippe Cohen Solal qui a créé ensuite The Gotan Project, Il y a eu un moment où le film était assez beau, comme un opéra désarticulé. Et puis, on a ajouté une espèce de narration, ce qui en a fait une bluette. Mais, à mon grand étonnement, par exemple en Belgique ou en Allemagne, des gens sont dingues de ce film. »

Les idées originales de « **Tanguy** » et « **Agathe Cléry** » pour Étienne Chatillez

« C'est Selim Nassib le responsable. Un jour, il me donne une coupure de presse sur un fils italien qui fait un procès à sa mère parce qu'elle ne veut plus le garder chez elle et qu'elle l'a mis dehors. Il lui a fait un procès pour revenir au foyer familial et il le gagne. Elle est obligée de le reprendre alors qu'il a trente ans. Je me dis 'Tiens, ça, c'est un film pour Etienne Chatillez (le réalisateur de 'La Vie est un long fleuve tranquille', NDLR). Je le rencontre deux ans plus tard, en pleine dépression car il n'a pas de sujet. Et voilà...

Agathe Cléry, cela vient d'une femme que j'ai rencontrée en Afrique du Sud et qui avait la maladie d'Addison, une pathologie sans aucune gravité qui vous fait foncer votre peau. Du coup, en Afrique du Sud, ça prenait un sens particulier. Mais cette femme était absolument odieuse et raciste. J'ai décidé de ne pas faire le film mais comme Étienne me disait 'Tu n'as pas une autre idée ? Tu n'as pas une autre idée ?' Je lui ai parlé de cette histoire. C'était une profonde erreur (rires). À l'écran, ça ne fonctionne pas du tout parce qu'il n'était pas à l'aise avec le sujet, du coup le film n'est pas drôle, presque raciste. »

« Moi Ivan, toi Abraham » (fiction, 1993)

« Ce film, je l'ai fait suite à un rêve. J'ai rêvé que j'étais avec un petit garçon que j'aimais beaucoup. On était dans un couloir de métro, on avançait et il y a une petite peste blonde qui venait et qui disait au garçon, à la sortie du métro : 'Il y a des Allemands qui déportent les juifs, viens avec moi, j'ai une voiture privée.' Et moi, j'avais trop peur que mon copain y aille. Et il répondait 'Non, non, je reste avec elle.'

À la fin de notre trajet en métro, on montait des escaliers. Effectivement, il y avait des bus qui embarquaient des juifs mais nous, on était très, très heureux d'être ensemble. Puis je me suis réveillée, étrangement très heureuse de tout cet amour.

Je me suis dit 'Je viens d'un monde de vie et pas d'un monde de mort.' Pour préparer le film, on a rencontré des vieux juifs à qui je disais 'On ne parle jamais de la guerre. On ne parle que de la période avant la guerre.' Un jour, un d'eux m'a dit 'Je sais que je n'ai pas le droit de parler de la guerre, mais je vais vous dire une chose quand même. J'ai connu une situation où l'état d'homme était impossible. Et même dans cette situation, j'ai rencontré des hommes. Je peux vous dire que les hommes, ça existe.' »